

Chapitre III

POUR UNE NOUVELLE MANIÈRE DE CONCEVOIR LA FORMATION HUMAINE

Introduction

En réfléchissant au travail de Florence et à celui d'Emmanuel, j'ai mieux pris conscience que nous devons réfléchir la question de la guérison intérieure non seulement à partir d'une bonne anthropologie mais aussi à partir d'une bonne compréhension de la formation humaine au sens de la reconstruction de notre humanité tout entière en tant que telle¹. Plus précisément, il me semble que nous pouvons, à ce moment de notre réflexion, essayer de poser un regard de sagesse sur **la formation humaine en tant qu'elle se distingue de la formation proprement « spirituelle » (ou théologique)** pour reprendre des expressions utilisées par Jean-Paul II². Conscients qu'« en dehors du Christ, nous ne pouvons rien faire » (pour le bien des âmes), pas même aider une personne à se former humainement d'une manière utile à son salut, nous voudrions **voir dans quel esprit les personnes doivent se former humainement** pour que cette formation soit véritable et féconde. Autrement dit nous voudrions **comprendre la formation humaine à l'intérieur du chemin de sanctification** dans l'optique d'une nouvelle pédagogie de la sainteté qui intègre davantage toutes les dimensions de la personne humaine tout en restant entièrement finalisée par le salut des âmes³. Il me semble bon pour cela de partir de la question de la prédestination en ayant

¹ Cela rejoint le fait que nous ne pouvons pas séparer la guérison du cœur d'un changement de vie, de comportement comme Florence l'a mis en évidence à la fin de son travail en montrant la nécessité des « pas de vie ».

² Notamment dans son exhortation apostolique sur la formation des prêtres *Pastores dabo vobis*. Cette formation humaine comprend notamment la formation des vertus humaines. Précisons tout de suite ici que par **vertu « humaine »** il ne faut pas entendre une vertu que nous pourrions acquérir sans l'aide de la grâce puisque l'Église enseigne explicitement que « les vertus théologiques informent et vivifient toutes les vertus morales » (CEC 1813), mais il faut entendre **une vertu propre à notre nature humaine, à notre condition humaine sur cette terre** au sens où le livre de la Sagesse parle de la tempérance, de la prudence, de la justice et de la force comme « ce qu'il y a de plus utile pour les hommes dans la vie » (cf. 8, 7). D'ailleurs, en tant que les vertus morales « disposent toutes les puissances de l'être humain à communier à l'amour divin » (CEC 1804), il ne peut y avoir de vertus morales véritables sans la grâce, au moins prévenante, qui seule peut nous disposer à recevoir la grâce.

³ Au sens où comme l'a souligné le Cardinal Ratzinger dans l'homélie de la messe « *pro eligendo Romano Pontifice* » célébrée dans la matinée du lundi 18 avril 2005 en commentant la parole du Christ : « C'est moi qui vous ai établis pour que vous alliez et portiez du fruit » (Jn 15, 16) : « Et nous devons porter un fruit qui demeure. (...) **L'unique chose qui reste pour l'éternité est l'âme humaine**, l'homme créé par Dieu pour l'éternité. Le fruit qui reste est donc ce que nous avons semé

présent à l'esprit ce paradoxe : Dieu a prédestiné les hommes et non pas les anges à la filiation divine (cf. Hb 2, 16) « dès avant la fondation du monde », alors qu'il nous a créés avec une nature humaine, à la fois corporelle et spirituelle, inférieure à la nature angélique. Cette nature humaine a sa faiblesse, ses besoins propres, ses lois propres, son dynamisme propre. Le mystère de l'Incarnation nous invite à regarder notre nature humaine non comme un « empêchement » mais bientôt comme **la matière, le terrain, la « route », sur laquelle Dieu nous attend et veut nous communiquer sa grâce**, sur laquelle il veut que nous réalisons notre vocation à « participer à la nature divine », à « devenir ses enfants ». C'est ce que nous allons essayer maintenant de préciser en commençant par nous laisser inspirer par ce qui constitue le cœur de l'enseignement de Jean-Paul II, de ce qu'il a voulu développer tout au long de son pontificat en réponse au drame de l'humanisme athée.

1. Théologie christocentrique et recherche d'une pédagogie concrète

« En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné. (...) Nouvel Adam, **le Christ, dans la révélation même du mystère du Père et de son amour, manifeste pleinement l'homme à lui-même** et lui découvre la sublimité de sa vocation »⁴. En même temps que le Christ révèle à l'homme le « Mystère de Dieu » (cf. Col 2, 2) et de « sa volonté » (cf. Ép 1, 9), il révèle aussi l'homme à lui-même. Il permet à l'homme de se retrouver lui-même, de **trouver sa vraie personne**, sa véritable identité (celle d'enfant de Dieu) et aussi de **retrouver toute son humanité concrète** en Dieu. Le saint est l'homme le plus humain comme Jean-Paul II nous l'a montré si fortement. Tout prend donc son sens ultime et trouve son accomplissement à l'intérieur de cette autorévélation et « autocommunication » divines, tout l'homme dans toutes les composantes de sa nature : Dieu a voulu « récapituler toutes choses sous un seul Chef, le Christ » (Ép 1, 10). Cela signifie qu'il n'y a pas de « nature pure », de vie naturelle qui pourrait s'épanouir en dehors de cette révélation et de cette communication que le Père nous fait de lui-même par le Christ⁵.

dans les âmes humaines _ l'amour, la connaissance ; le geste capable de toucher le cœur, la parole qui ouvre l'âme à la joie du Seigneur » (O.R.L.F. N. 16 – 19 avril 2005).

⁴ *Gaudium et spes*, 22, §1. Jean-Paul II n'a cessé, en citant à d'innombrables reprises ce passage du Concile, de « développer cette pensée » du Christ comme le « Révélateur » de l'homme en réponse au drame de l'humanisme athée comme il l'a lui-même expliqué le 6 octobre 1981 à la Commission théologique internationale : « “Le Christ, nouvel Adam, ... manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation”. **J'ai entrepris de développer cette pensée dans mes encycliques “Redemptor hominis” et “Dives in misericordia” pour répondre aux troubles et aux attentes de nos contemporains.** »

⁵ Jean-Paul II a développé sa vision de la prédestination de l'homme dans le Christ à l'occasion de ses catéchèses sur le credo : « Dans la révélation divine, le mot “prédestination” signifie le choix éternel de Dieu, un choix paternel, intelligent et positif, un choix d'amour. Ce choix, avec la *décision* par laquelle il se traduit, c'est-à-dire le *projet de la création et de la rédemption*, appartient à la vie intime de la Sainte Trinité : il est réalisé éternellement par le Père, avec le Fils, dans l'Esprit Saint. C'est une élection qui, selon saint Paul, *précède la création du monde* (“avant la création du monde”, Ép 1, 4), et la création de l'homme dans le monde. Avant même d'être créé, l'homme est “choisi” par Dieu. (...) En ce sens la prédestination précède “la fondation du monde”, c'est-à-dire *la création*, car celle-ci est opérée dans la perspective de la prédestination de l'homme. En rapportant à la vie divine les analogies temporelles du langage humain, nous pouvons dire que Dieu veut, “tout d'abord”, se

Il est bon pour nous de prendre conscience que la question de la formation humaine dépend radicalement de cette question de la prédestination⁶. Ce que Jean-Paul II a développé durant son Pontificat est le fruit non seulement de son génie propre mais aussi de toute **une nouvelle réflexion théologique, dite « christocentrique »**, autour de théologiens comme Balthasar et de Lubac. Cette vision de la prédestination, distincte de celle d'un saint Augustin ou d'un saint Thomas d'Aquin, marque une étape décisive dans l'histoire de la théologie, elle oblige précisément à repenser le rapport entre la nature et la grâce, de dépasser notamment une vision de la grâce comme se « surajoutant » à la nature comme si celle-ci pouvait se comprendre et se réaliser en dehors du don de la grâce. C'est sur le plan de la théologie morale évidemment que cela a les incidences les plus grandes. Actuellement on est en recherche d'une théologie morale christocentrique concrète, les grands principes de bases ayant été posés⁷. **La question de la blessure et de la « reconstruction » de l'humanité des personnes apparaît comme un terrain privilégié** pour élaborer une nouvelle pédagogie pour la formation humaine des personnes, dans laquelle l'humain et le divin puissent s'harmoniser en profondeur.

2. Voir la consistance et les lois propres de notre nature humaine sous l'angle des besoins et de la dépendance

Il apparaît clairement que le fait que notre nature humaine ait une consistance propre, des lois et un dynamisme propre peut être pour l'homme une occasion de chuter dans la prétention à

communiquer dans sa divinité à l'homme destiné, dans le monde créé, à être son image et sa ressemblance ; «auparavant», il l'élit, dans le Fils éternel et consubstantiel, pour qu'il participe à sa filiation (par la grâce), et seulement «après» («à son tour») il veut la création, il veut le monde, auquel l'homme appartient. (...) Sur la base de ces réflexions, puisées aux lettres de saint Paul, *l'exhortation du Christ* au sujet de la providence du Père céleste qui embrasse toute chose devient plus *compréhensible* (cf. Mt 6, 23-24 ; Lc 12, 22-31), lorsqu'il dit : «Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît» (Mt 6, 33 ; cf. aussi Lc 12, 31). Par ce «d'abord», Jésus veut indiquer *ce que Dieu lui-même veut «tout d'abord»* : ce qui constitue sa première intention dans la création du monde, et en même temps l'objectif final du monde même : «le Royaume de Dieu et sa justice» (la justice de Dieu). *Le monde entier a été créé en vue de ce Royaume, afin qu'à travers ce «Royaume» et cette «justice» s'accomplisse cette éternelle prédestination que le monde et l'homme ont dans le Christ* » (Audience générale du 28 mai 1986).

⁶ Ainsi c'est dans la lumière de notre prédestination que nous pouvons comprendre notamment pourquoi « les vertus humaines s'enracinent dans les vertus théologiques qui adaptent les facultés de l'homme à la participation à la nature divine » (CEC 1812).

⁷ Il est intéressant à ce sujet de voir la manière dont le Père Servais-Th. Pinckaers, considéré comme un des plus grands moralistes contemporains, a commenté *Veritatis Splendor* : « Ceux qui connaissent les programmes de la théologie remarqueront sans peine les changements introduits : **le traité de la grâce doit retrouver sa place dans la morale fondamentale** à côté de la loi. (...) On ne peut plus, d'après l'Encyclique, enseigner la morale sans parler de la grâce et lui réserver le rôle principal, sans montrer comment elle intervient dans la vie de tout chrétien, dans les actes concrets... Par l'association entre la Loi nouvelle et la loi naturelle, **nous pouvons reconstituer un enseignement moral** qui soit à la fois authentiquement chrétien et pleinement humain (...) L'Encyclique, dans sa première partie, a rendu à la morale ses assises chrétiennes ; **il revient aux moralistes de construire sur cette base ; il reste beaucoup à faire.** » (*Pour une relecture de Veritatis Splendor*, Cahiers de l'École cathédrale, éd. Mame, Paris, 1995, pp. 31-32)

l'autonomie⁸, à la réalisation de soi par soi comme nous avons eu bien des fois l'occasion de le souligner. Mais si l'on regarde ces lois et de cette consistance propre comme signifiant aussi des contraintes, des « besoins » naturels, on peut y voir au contraire une « occasion » d'avancer sur un chemin d'humilité et de confiance en Dieu. La nature humaine apparaît alors comme le lieu des limites, des conditionnements, de la dépendance aux autres et à l'environnement, comme Jésus le met en lumière : « Qui d'entre vous d'ailleurs, peut en s'en inquiétant, ajouter une seule coudée à la longueur de sa vie ? (...) Ne vous inquiétez donc pas en disant : Qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire, de quoi allons-nous nous vêtir ? Ce sont là toutes choses dont les païens sont en quête. Or votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez d'abord le Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît » (Mt 6, 27.31-33). Le Christ nous invite à **vivre cette dépendance naturelle à nos besoins psychiques et physiques comme la matière d'une dépendance libre** à Dieu. C'est comme si Dieu nous avait donné une nature suffisamment « forte » et « autonome » en un certain sens, pour que nous puissions chercher à faire notre vie par nous-mêmes comme le fils prodigue et en même temps suffisamment faible et dépendante pour que nous puissions nous ouvrir à Dieu dans l'humilité et la confiance sur ce terrain même de notre nature. Notre nature humaine est marquée par la faiblesse à la différence de la nature angélique et Dieu l'a voulu ainsi en même temps qu'il nous a prédestinés à devenir ses enfants c'est-à-dire aussi à « devenir comme des tout-petits ». Autrement dit, le fait que notre nature humaine soit marquée par la faiblesse⁹ n'est pas un obstacle à notre divinisation, bien au contraire, Dieu veut s'en servir pour nous conduire sur la voie d'enfance qui est le secret de notre divinisation. Celle-ci passe par l'acceptation de notre nature humaine dans sa faiblesse parce qu'elle passe par un chemin d'humilité.

3. L'esprit dans lequel vivre notre formation humaine

Et donc le fait que nous devons « chercher d'abord le Royaume de Dieu et sa justice » (cf. Mt 6, 33) ne signifie pas que nous devons tout parier sur les « activités spirituelles » en considérant l'attention à notre humanité, à nos besoins physiques et psychiques comme une chose secondaire parce que « non spirituelle »¹⁰. Nous devons, certes, désirer par-dessus tout le Royaume de Dieu comme notre vrai bonheur mais cette « recherche des réalités d'en haut » ne doit pas être vécue en tension avec l'attention à notre nature et à ses besoins. Bien au

⁸ Au sens d'une volonté d'indépendance par rapport à Dieu. Il y a en effet une juste manière de comprendre « l'autonomie » des créatures comme l'a souligné le Concile : « Si par autonomie des réalités terrestres, on veut dire que des choses créées et les sociétés elles-mêmes ont **leurs lois et leurs valeurs propres**, que l'homme doit peu à peu apprendre à connaître, à utiliser et à organiser, une telle exigence d'autonomie est pleinement légitime : non seulement elle est revendiquée par les hommes de notre temps mais elle correspond à la volonté du Créateur. **C'est en vertu de la création même que toutes choses sont établies selon leur consistance propre, leur vérité et leur excellence propres, avec leur ordonnance et leurs lois spécifiques. L'homme doit respecter tout cela...** » (*Gaudium et spes*, 35, §2)

⁹ Du fait que « nous sommes dans la chair » et que « la chair est faible ».

¹⁰ Comme nous le fait comprendre saint Paul quand il nous dit : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Th 3, 10) ce qui d'une certaine manière complète la parole du Christ : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez » (Mt 6, 25).

contraire, nous pouvons et devons, en toute circonstance, exercer d'abord la foi, l'espérance et la charité non en négligeant nos besoins humains, en voulant « être comme des dieux », mais en profitant de nos besoins humains eux-mêmes pour approfondir notre relation filiale à Dieu. Cela signifie concrètement entrer dans un acquiescement, une acceptation, une soumission, une reconnaissance de nos besoins, de nos faiblesses, de nos blessures, « en les recevant avec foi de la main de Dieu »¹¹. Plus encore, accepter humblement dans la confiance en Dieu d'être dépendant de besoins, d'exigences, de lois naturelles inscrites par Dieu en notre nature signifie aussi faire notre possible pour respecter ces besoins, ces exigences, ces lois naturelles, pour « prendre soin de notre corps » (cf. Ép 5, 29) et de toute notre humanité en faisant « ce qui convient » dans ce même esprit d'humilité, de confiance, de soumission filiale... Reconnaître, accepter, s'ajuster.

On peut relire dans cette lumière la question de l'exercice des vertus humaines, de la construction de notre personnalité, du travail thérapeutique : **tout peut être vécu de l'intérieur dans un esprit d'humble soumission à notre condition humaine** acceptée de la main de Celui qui « donne sa grâce aux humbles » (cf. 1 P 5, 5) **et non dans un esprit de réalisation de soi par soi**¹². De fait, Dieu a voulu que nous ayons à faire des efforts, à nous plier à une discipline, à des exigences psychiques et morales pour faire « ce qui convient » (cf. Rm 1, 28) à notre nature humaine, pour la respecter telle qu'il nous l'a donnée dans son amour pour nous. Faire des efforts ne signifie pas ici vouloir se sauver, se construire par soi-même en s'appuyant sur soi, mais consentir pleinement à notre condition humaine, à ses lois dans un esprit d'obéissance à Dieu. « Habite la terre et reste fidèle » (cf. Ps 36 (37), 3) : « Épouse pleinement la nature humaine que je t'ai donnée, **ajuste-toi à elle** pour pouvoir t'unir à moi »¹³. L'obéissance à notre nature humaine est une obéissance à Dieu. **Notre**

¹¹ Dans le sens où, comme l'enseigne le Concile : « ...tous ceux qui croient au Christ iront en se sanctifiant toujours plus dans les conditions, les charges et les circonstances qui sont celles de leur vie et grâce à elles, **si cependant ils reçoivent avec foi toutes choses de la main du Père.** » (*Lumen Gentium*, 41).

¹² À l'inverse, l'évolution de la culture occidentale montre que la recherche égocentrique de soi par soi conduit plutôt à une incapacité à accueillir et à respecter les exigences de notre nature humaine comme l'a montré le Cardinal Ratzinger dans un exposé sur le thème : « *Le problème des menaces contre la vie humaine* » : « Il nous faut mentionner ici un nouveau dualisme qui s'affirme toujours davantage dans la culture occidentale et vers lequel convergent certains traits caractéristiques de sa mentalité : l'individualisme, le matérialisme, l'utilitarisme et l'idéologie hédoniste de la réalisation de soi par soi. En effet, le corps n'est plus perçu spontanément par le sujet comme la forme concrète de toutes ses relations par rapport à Dieu, aux autres et au monde, comme cette donnée qui l'insère à l'intérieur d'un univers en construction, dans une conversation en cours, dans une histoire riche de sens à laquelle il ne peut participer de façon positive si ce n'est en acceptant ses règles et son langage. Le corps apparaît plutôt comme un instrument au service d'un projet de bien-être, élaboré et poursuivi par la raison technique, qui calcule comment elle pourra en tirer le meilleur profit » (Le 4 avril 1991, O.R.L.F. N. 14-9 avril 1991).

¹³ Il s'agit d'un ajustement à notre humanité dans toutes ses dimensions comme nous le fait comprendre le Siracide : « Mon fils, **pendant ta vie éprouve ton tempérament, vois ce qui t'est contraire et ne te l'accorde pas.** Car tout ne convient pas à tous et tout le monde ne se trouve pas bien de tout. Ne sois pas gourmand de toute friandise et ne te jette pas sur la nourriture, car trop manger est malsain et l'intempérance provoque des coliques. Beaucoup sont morts pour avoir trop mangé, celui qui se surveille prolonge sa vie » (Si 37, 27-31). Ces paroles de sagesse ont été écrites

formation humaine peut et doit être ainsi vécue comme un chemin spirituel. Plus précisément, disons d'une manière paradoxale que l'on peut très bien « chercher d'abord le Royaume de Dieu » en s'exerçant d'abord à répondre à nos besoins humains¹⁴ du moment que nous vivons l'adhésion aux lois naturelles, aux exigences de notre nature dans un esprit d'humilité et de confiance. Il ne s'agit pas de rechercher d'abord à faire des « exercices spirituels », mais plus profondément de **s'efforcer d'assumer notre humanité dans cet esprit d'enfance**, fait d'humilité et de confiance, qui est le secret de la sainteté véritable. On peut parvenir ici à **unir en profondeur formation humaine et formation spirituelle** tout en respectant la distinction des deux.

4. La grâce ne peut pénétrer qu'une nature acceptée

Dans cette lumière, l'affirmation traditionnelle selon laquelle « **la grâce suppose la nature** » peut se comprendre ainsi : **la grâce suppose que nous acceptions, que nous consentions à notre nature** c'est-à-dire à la fois que nous acceptions notre condition humaine avec nos faiblesses, nos limites et nos blessures et que nous nous efforcions de faire notre possible pour bien assumer les exigences de cette nature humaine¹⁵. À ce moment-là **la grâce peut pénétrer dans l'humain** : « Dieu donne l'Esprit Saint à ceux qui lui obéissent (en obéissant aux lois de sa création) » (cf. Ac 5, 32). Il peut y avoir une harmonie entre l'humain et le divin. La grâce ne peut pas pénétrer dans une nature humaine que nous refusons d'accepter et de vivre. Là est la mûre possession de nous-mêmes et de notre humanité, qui permet un véritable abandon de nous-mêmes à Dieu¹⁶, et non dans le fait que nous soyons en pleine possession de nos moyens. Là est le chemin d'ouverture à la grâce parce que là est le chemin de l'humilité, comme acceptation, consentement à une nature que nous n'avons pas créée nous-mêmes, dont nous dépendons, qui a ses lois, ses exigences, ses besoins auxquels nous devons nous soumettre parce que s'y soumettre c'est se soumettre à notre Père du ciel, à notre Créateur : « Celui qui s'abaisse sera élevé » (cf. Lc 18, 14). Là est l'esprit dans lequel peut se réaliser une véritable formation humaine soutenue de l'intérieur par la grâce que Dieu donne aux humbles¹⁷.

pour notre salut. L'écoute de notre corps et de ses besoins s'intègre ici à un chemin de crainte du Seigneur, d'obéissance à sa volonté au-delà de la question de l'acquisition de vertus même si l'on n'empêche pas l'autre.

¹⁴ La question de savoir si l'on doit insister plus sur la nécessité de prier ou sur les efforts à faire pour changer de vie, de comportement concret relève ici d'un fin discernement spirituel selon le moment du chemin où en est la personne, selon les dispositions dans lesquelles elle est.

¹⁵ Cela signifie aussi « ne rien renier de notre humanité » dans notre élan vers Dieu pour reprendre une expression de Jean-Paul II.

¹⁶ Au sens où comme nous l'avons vu, on ne peut donner que ce que l'on possède. Percevoir cette possession de soi-même comme la construction de notre humanité amènerait à considérer la grâce comme n'ayant plus qu'à se surajouter pour « couronner » le tout et non comme ce en quoi et par quoi notre nature peut se construire, s'épanouir véritablement.

¹⁷ Dieu élève ceux qui s'abaissent. Ceux qui acceptent d'avancer sur le chemin d'humilité que représente la soumission aux besoins et aux exigences de notre nature parviennent à un état nouveau de liberté vis à vis de ces besoins naturels : « Car **la création** qui est à ton service, à toi, son Créateur, se tend à fond pour le châtement des injustes et **se détend pour faire du bien à ceux qui se confient**

Il va de soi que cet esprit d'humble acceptation de notre humanité peut être vécu par des gens qui n'ont pas une foi explicite en Dieu. S'ils cherchent non à devenir fort au sens de devenir autosuffisant, de dépasser les limites de leur humanité, mais bien plutôt à mieux assumer leur faiblesse humaine, Dieu peut leur donner sa grâce prévenante pour que leurs efforts d'acceptation de leur condition humaine et de croissance en humanité puissent être vraiment féconds c'est-à-dire les disposer à la grâce sanctifiante. Il y a donc là **un chemin d'humilité¹⁸ qui peut s'ouvrir à tous**. On entraperçoit ici l'esprit avec lequel on pourrait faire cheminer des personnes qui ne sont pas encore prêtes à entrer dans une démarche spirituelle de manière à ce que l'éducation aux vertus morales notamment puisse les disposer à s'ouvrir à la grâce et non pas fortifier leur volonté d'indépendance. D'une manière semblable, on pourrait amener les personnes à vivre l'attention au corps et au psychisme telle qu'elle se développe dans les spiritualités ésotériques dans un nouvel esprit : non pas chercher à trouver en soi-même, en son propre potentiel énergétique de quoi se réaliser par soi-même, mais reconnaître et respecter les lois et le dynamisme inscrits par Dieu dans mon corps et mon psychisme dans ce même esprit d'humilité et d'abandon.

5. Concevoir la formation humaine comme sagesse de vie

On vit les choses comme on les voit. L'humble acceptation de notre nature humaine dans sa faiblesse et ses besoins, la soumission aimante aux lois inscrites par Dieu en elles, tout cela demande, pour être vécu, d'**entrer dans un nouveau regard**, qui nous fasse voir les choses dans une lumière nouvelle. Il s'agit évidemment d'être capable de bien saisir l'ordre naturel des choses, d'entrer dans une intelligence plus fine des lois inscrites par Dieu dans notre nature sans se limiter seulement à l'aspect de « lois de vie »¹⁹. Mais il s'agit surtout et d'abord de **se réconcilier avec la notion de nature humaine, de lois**, de dépendance, de les voir dans la lumière de notre prédestination c'est-à-dire aussi de **voir le sens de la soumission** aux choses comme chemin d'union à Dieu. Autrement dit, il ne s'agit pas seulement d'aider les gens à discerner ce qui convient de ce qui ne convient pas, mais de leur faire voir, en amont, le sens et la nécessité de ce discernement, de leur faire comprendre le sens du travail sur eux-mêmes auquel Dieu les appelle.

en toi. C'est pourquoi, alors aussi, en se changeant en tout, elle (la manne) se mettait au service de ta libéralité, nourricière universelle, selon le désir de ceux qui étaient dans le besoin ; ainsi tes fils que tu as aimés, Seigneur, l'apprendraient : ce ne sont pas les diverses espèces de fruits qui nourrissent l'homme, mais c'est ta parole qui conservent ceux qui croient en toi » (Sg 16, 24-26). « Qui veut faire l'ange fait la bête », mais qui accepte sa condition humaine (et donc aussi animale) peut jouir d'une liberté nouvelle par rapport aux lois de la nature qui « se détendent » pour lui. Ou encore pour reprendre un adage des Pères de l'Église : « Quand l'âme se soumet à Dieu, le corps se soumet à l'âme ».

¹⁸ Une humilité qui nous renvoie au mystère de l'Incarnation comme mystère d'abaissement.

¹⁹ Il y a en effet toute une logique inscrite par Dieu dans notre humanité notamment celle qui relie le cœur au corps et qui fait que l'on perçoit l'articulation entre les actes extérieurs et les actes intérieurs au sens où, par exemple, l'Écriture dit : « Plus que sur toutes choses, veille sur ton cœur, c'est de lui que jaillit la vie » (Pr 4, 23). D'une manière générale, il y aurait beaucoup à reprendre dans **les livres sapientiaux** délaissés depuis si longtemps par les moralistes alors que les Pères de l'Église y faisaient constamment référence dans leur enseignement « moral ».

En d'autres termes, la formation humaine des personnes doit prendre **la forme d'un enseignement de sagesse**. Le propre du sage, en effet, est de voir l'ordre des choses dans la lumière de la fin. Il s'agit de dépasser une « morale des vertus » comme recherche d'une perfection humaine comme aussi d'une certaine manière une « morale de la norme » au sens d'une norme purement morale²⁰, mais il faut parvenir à élaborer un discours éducatif qui se présente d'abord comme une **sagesse de vie**. L'accompagnement spirituel « thérapeutique » ou disons plus largement « formateur »²¹ des personnes prend alors la forme de la mission de saint Jean-Baptiste : « **ramener les rebelles à la *phronesis* (sagesse pratique) des justes, préparant un peuple bien disposé au Seigneur** » (Lc 1, 17). On devine comment on pourrait réintégrer l'enseignement moral classique dans un esprit et une perspective entièrement renouvelée. **C'est la sagesse qui sauvera la morale**. Pour cela, au niveau d'une élaboration concrète des choses, « il reste beaucoup à faire » pour reprendre l'expression de Pinckears.

²⁰ Au sens où cette morale de la norme en resterait limitée à la notion de bien et de mal et ne serait pas vécue comme adhésion au dessein de Dieu, à sa volonté qui se cache derrière les lois naturelles.

²¹ Il me semble important d'intégrer la notion d'« accompagnement spirituel thérapeutique » dans cette notion plus large et moins sujette à polémique d'« **accompagnement spirituel formateur** » (de l'humanité des personnes dans le Christ). Ce faisant, nous rejoignons le message central de Jean-Paul II : le Christ sauve l'homme en tant qu'homme, dans son humanité elle-même et non pas seulement son âme même si ce salut de l'âme est la finalité ultime.